



SARRAZINK PRODUCTIONS, ARTE FRANCE CINÉMA
ET POTEMKINE FILMS PRÉSENTENT

HISTOIRE DE JUDAS

UN FILM DE
RABAH AMEUR-ZAIMECHE



PRIX DU JURY ŒCUMÉNIQUE

SARRAZINK PRODUCTIONS, ARTE FRANCE CINÉMA ET POTEMKINE FILMS PRÉSENTENT

HISTOIRE DE JUDAS

UN FILM DE RABAH AMEUR-ZAÏMECHE

SORTIE LE 8 AVRIL 2015

France - 2015 - 1h39 - 1,85 - 5.1 - Visa : 137 964

Photos et dossier de presse téléchargeables
sur www.potemkine.fr

DISTRIBUTION
POTEMKINE FILMS
8, impasse Druinot
75012 Paris
films@potemkine.fr
Tél : 01 40 18 01 85

PRESSE
Tony Arnoux, André-Paul Ricci
6, place de la Madeleine
75008 Paris
tonyarnoux@orange.fr
Tél: 01 49 53 04 20

SYNOPSIS

Après une longue ascèse, Jésus rejoint les membres de sa communauté, soutenu par son disciple et intendant, Judas. Son enseignement sidère les foules et attire l'attention des résistants, des grands prêtres et de l'autorité romaine. Quand il chasse les marchands du Temple, Judas se révèle être le gardien des paroles du maître...



ENTRETIEN AVEC RABAH AMEUR-ZAIMECHE

Ya-t-il une origine à ce film ?
Oui, mon enfance. J'étais à l'école, en CM2, je ne sais pas vraiment pourquoi mais j'ai commencé à m'intéresser à Jésus. Pendant une année, j'ai dessiné des crucifix, je les coloriais de toutes les couleurs, laissant mon instituteur perplexe. Jésus a donc été un personnage important, qui m'a aidé à comprendre qui j'étais, qui je voulais être - comme Mandrin d'ailleurs. Ce sont deux figures fondatrices sur lesquelles je me suis construit. Jésus est aussi un trait d'union entre le monde d'où je suis originaire, au sud de la Méditerranée, et celui qui m'accueille, la France.

Vous vous intéressez plus à Jésus qu'au Christ ?

Nous voulions esquisser un portrait de Jésus comme personnage humain, au sein de son peuple, en privilégiant le quotidien, comme le partage du pain, les ablutions ou l'enseignement... Le voir au service de ses disciples, de sa communauté, dans une Judée sous domination romaine où l'on croit fermement, et de façon imminente, à l'arrivée des légions célestes annonçant la fin des temps. Il s'inscrit aussi dans des paysages immémoriaux, souvent désertiques, mais peuplés d'une multitude de vie, d'un foisonnement du vivant à l'ombre des pierres ou des buissons desséchés.

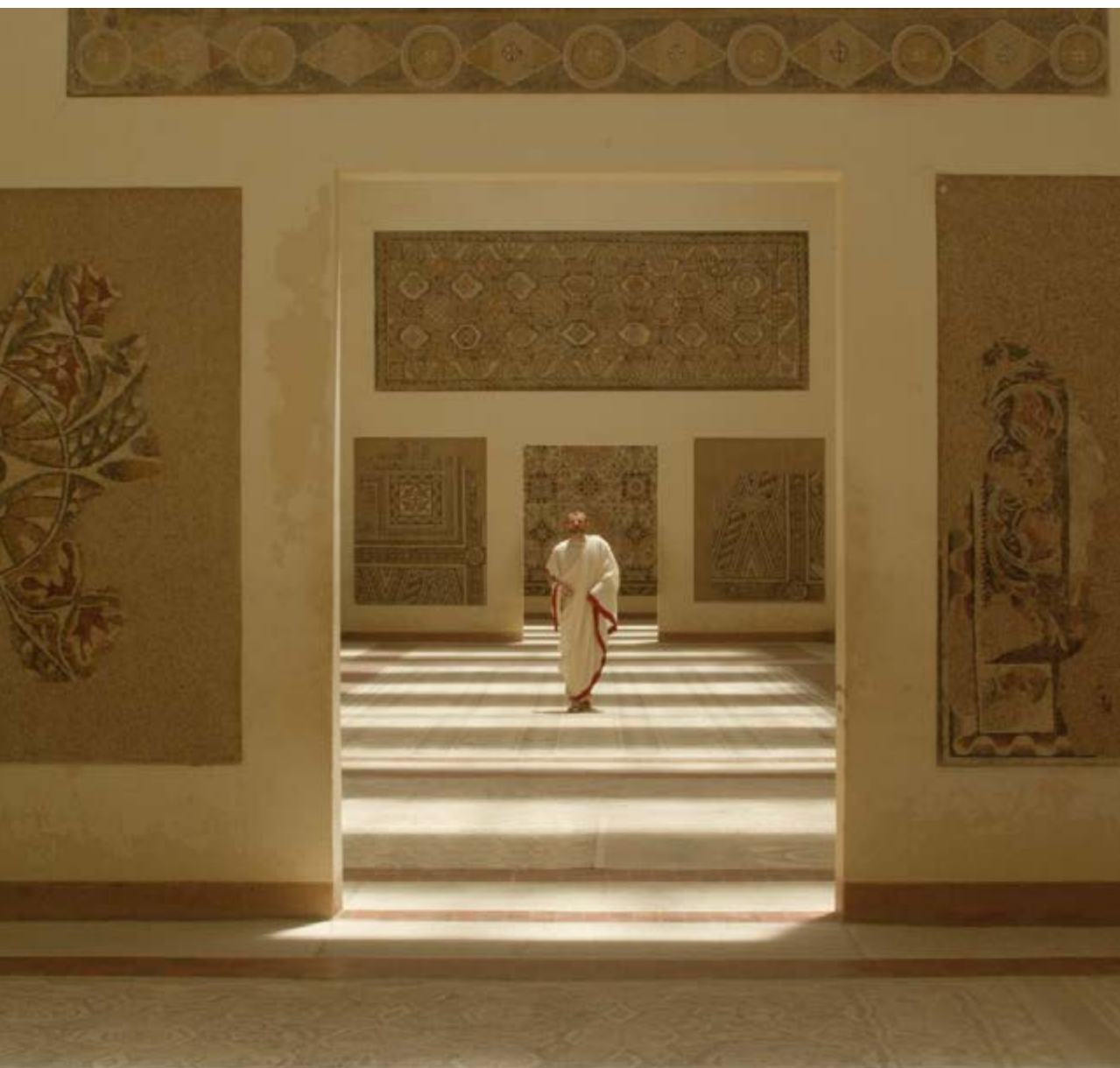
C'est un agitateur, un chef révolutionnaire ?

C'est un rabbin, c'est-à-dire un maître, quelqu'un qui connaît les textes sacrés par cœur, qui aide et guide les siens. Seule la connaissance l'intéresse et il veut la vivre pleinement, au présent. C'est sans doute ce qui le distingue, et c'est pourquoi il refuse qu'on inscrive ses faits et gestes, ce qu'il dit, sur la pierre ou sur les parchemins. Il se défie de la parole qu'on fige, et qui deviendra forcément un dogme, un outil de pouvoir, un instrument de domination et de soumission.

Il y a de ce point de vue une primauté donnée à ce qui arrive, qui le rapproche du spectacle vivant, du théâtre comme mise en forme, et en mots, et comme expérience de ce qui se passe au présent.

Nous avons produit une sorte de théâtre à ciel ouvert dans une mise en scène frontale, pour s'approcher au plus près de la présence physique, de la matière et du vide. La puissance d'évocation du cinéma nous invite à nous emparer des mythes fondateurs pour les remodeler et les projeter à la lumière du présent. Tout comme des grands récits : ils doivent être constamment repris, réinterprétés, transformés ; sinon on court un très grave danger, celui que nos représentations soient confisquées, comme autrefois, par des appareils, par un pouvoir, et paralysés dans un système qui empêche de réfléchir, de comprendre. Cela vaut pour les mythes anciens comme pour les récits plus récents, dictés par les technologies actuelles se prétendant omniscientes, et qui elles aussi formatent et tendent à imposer une représentation unifiée du monde. Face à cela, je ressens le besoin de réintroduire du questionnement, de l'émerveillement, un possible ré-enchantement.





En quoi était-il important de revenir, aujourd'hui, sur l'histoire de Jésus ?

J'ai toujours trouvé étrange et inquiétant qu'on ait eu besoin d'une idée aussi brutale que cette trahison minable pour expliquer comment Jésus a été saisi. Il ne se cachait pas, poursuivait son enseignement dans les synagogues et restait visible pour tout le monde, même les forces de répression. Il était facile pour les Romains de se saisir de lui sous prétexte de perturbation à l'ordre public. Dans notre film, Jésus apparaît comme une « lumière pour les nations »¹, un maître accompli, éveillé et puissant, portant le flambeau de la Torah. Quant à Judas, il est la figure héroïque impeccable qui tend au sublime de l'action. Enraciné à sa terre de Judée, il apparaît en pleine lumière comme un disciple loyal, bien-aimé et détenteur des secrets spirituels de son maître. Initié par excellence, il est le gardien de ses paroles inspirées et vivantes.

Pourquoi avoir choisi de faire de Judas le personnage central ?

Un personnage comme Judas a une dimension tragique inouïe et il mérite d'être réinventé, ré-imaginé. D'ailleurs, il est surprenant qu'on ne l'ait pas exploré davantage au cours de l'histoire du cinéma. Dans certains pays, en Europe même, le prénom de Judas est interdit. À mes yeux, ce prénom est le plus beau du monde. Il veut dire littéralement je suis juif, je suis l'autre. Je suis celui qui, dans ses différences, dans sa singularité, est le réceptacle de toute forme d'altérité. Judas a été trop longtemps la figure emblématique de cet antisémitisme qui allait croître au fil des siècles comme une flétrissure interminable et délirante. Et il est grand temps à présent qu'il cesse de cristalliser la haine des Juifs. Sa réhabilitation me semble plus que nécessaire, elle est urgente. À partir de là, le ressort le plus simple que nous avons trouvé est qu'en fait Judas n'était pas là au moment de l'arrestation et de la crucifixion de son maître, il n'était pas là pendant la Passion – et les absents ont toujours tort... « Fais ce que tu dois faire. Et fais-le vite. »², lui ordonne Jésus. Une mission délicate et périlleuse : détruire ce qui aurait été le seul véritable évangile, les chroniques recueillies sur place des actes et des paroles de Jésus.

Comment avez-vous construit le projet ?

D'abord par des études dans les livres, et les tableaux aussi. Selon les témoignages des chercheurs, la seule chose qu'on sait, c'est qu'on ne sait pas grand chose de cette époque... Les intenses et minutieuses recherches sur ce moment crucial nous montrent que nous disposons de très peu de sources d'information sur la première communauté chrétienne, et que les évangiles ne sont historiques, à proprement parler, que par défaut. Ces lacunes nous permettent de récuser l'ensemble des accusations dont font l'objet Judas et les Juifs. Il est à noter que la double tendance des évangélistes à se soumettre aux Romains et à calomnier les Juifs a constitué historiquement le fondement doctrinal de l'anti-judaïsme, si ce n'est la justification théologique de l'antisémitisme chrétien.

Vous disiez vous être aussi inspiré de la littérature.

Parmi les sources qui nous ont servi le plus directement se trouvent *Ponce Pilate* de Roger Caillois, *Le Maître et Marguerite* de Mikhaïl Boulgakov, auquel on a emprunté les répliques du procès de Jésus, et puis Erri De Luca, de manière moins littérale, mais très présente. Nous avons également lu avec beaucoup d'admiration *Jésus de Nazareth*, le scénario que Dreyer a essayé en vain de tourner durant des dizaines d'années.

¹ Isaïe 49, 6.

² Évangile de Jean 13, 27.

Et, donc, la peinture. Que cherchez-vous dans ces images, si nombreuses ?

Je cherche ce qui est dans les éléments, ce qui est entre les couleurs. Nous nous sommes beaucoup appuyés sur Caravage et sur Rembrandt. Cependant la séquence du tombeau vide avec Judas à la fin est directement inspirée du *Christ au tombeau* de Holbein – ce plan n'était pas prévu dans le scénario, c'est le tableau qui l'a engendré. Avec Irina Lubtchansky, qui fait l'image pour la troisième fois sur un de mes films, nous avons beaucoup observé ces lumières et ces compositions. Et avec Alice Cambournac, la chef-costumière, nous avons choisi les couleurs et les matières des tissus, en recyclant les costumes italiens et tunisiens des péplums. James Tissot, qui a peint d'innombrables tableaux consacrés à la vie du Christ et à la Passion, nous a été précieux pour la scénographie, la disposition dans l'espace ; alors que Caravage et Rembrandt nous ont aidés à donner de la présence à l'invisible.

Le son joue également un rôle important.

Le travail sur le son ne vise pas seulement à compléter celui de l'image ; il permet aussi de percevoir que le monde que l'on voit à l'écran existait avant, et continuera après notre départ, une fois que la situation semblera s'être dénouée. Il contribue à inscrire l'action dans une autre durée que celle du cours des événements. Les vents, les insectes, les oiseaux donnent cette dimension, grâce aux sons directs mais recomposés avec Nikolas Javelle, le monteur son et mixeur de tous mes films.

Vous avez tourné en Algérie. Dans quelles conditions ?

Nous avons tourné dans l'est algérien, dans la région de Biskra, là où commence le Sahara, et dans les montagnes des Aurès, en pays berbère. La population nous a reçus de façon exceptionnelle avec un sens de l'hospitalité unique, inouï. Ma famille est originaire du nord de cette région et elle m'a largement soutenu dans ce périple.

J'y reviens pour filmer, neuf ans après *Bled Number One*, à nouveau dans des conditions où l'on aborde le tournage comme une chasse, une traque. J'ai le scénario, très écrit, je dois installer mes séquences dans des décors et un environnement que je découvre au fur et à mesure, et qui transforment tout. Même si, à l'arrivée, le film raconte bien ce qui était en jeu dans le scénario.

Le passage de l'un à l'autre, du projet à sa réalisation, repose sur une authentique aventure, avec ses risques physiques et ses défis psychologiques, et ne prétend rien dire qui puisse être séparé de sa propre expérience - qui ne se reproduira plus jamais. Ce sont ces risques et ces défis qui nous apportent des solutions improbables, inimaginables à l'avance.

Seulement, il n'y avait rien qui puisse représenter une ville antique, a fortiori Jérusalem. J'ai choisi de partir de la réalité telle que je la trouvais, plutôt que de fabriquer des artifices, en prenant le parti de tourner au milieu de ruines qui pourraient être aussi bien celles d'un violent bombardement récent, que la trace d'un très ancien empire effondré.

Pour le Temple, nous l'avons installé sur la vieille place du village d'El Kantara, à l'air libre, au milieu des palmiers.

Est-ce lié aux endroits, aux décors, aux gens ?

Tout à la fois. Chacun des mondes a participé à l'éclosion du film et s'est invité lui-même, que ce soit le monde minéral, le monde aquatique, celui des vents ou celui des hommes. Le premier plan nous a été apporté par une montagne, avec un abri à son sommet. Pour nous, ce fut un immense cadeau :





c'était ce qu'on cherchait, sans le savoir. Grâce à elle, au lieu de sortir d'un récit, nos personnages sortent littéralement de la matière, de la terre.

Qui sont les acteurs ?

Jésus est joué par un ami, Nabil Djedouani, un réalisateur de films documentaires et de fiction. J'ai toujours été frappé, dans sa douceur, par sa ressemblance avec Jésus. Il a été essentiel à la naissance du film, dont il est aussi le premier assistant réalisateur. Mohamed Aroussi, qui joue Carabas, est un acteur qui a une formation de danseur. J'ai aussi demandé à mes cousins de me rejoindre, ils jouent la plupart des seconds rôles et ils étaient à la régie sur le plateau. À cause de la longueur des répliques, j'ai privilégié des comédiens venus du théâtre pour jouer les Romains, comme Régis Laroche qui joue Ponce Pilate, Roland Gervet dans le rôle du centurion, Xavier Mussel dans celui de Ménénius ou Nouari Nezzar dans celui de Caïphe. Marie Loustalot qui joue Bethsabée, était assistante monteuse.

Vous êtes vous posé la question de la langue ?

On entend des bribes d'arabe et de berbère, ça ne me dérange pas, Jérusalem était une ville très cosmopolite, avec des mercenaires, des marchands, des esclaves venus de tout le monde méditerranéen, et au-delà. Pour le reste, le film est parlé en français et c'est normal, puisque c'est un film français. Je ne vois pas pourquoi je raconterais l'histoire dans une autre langue, et puis quelle importance ? Le film n'est pas si bavard que ça.

Le problème n'est pas la reconstitution, ce qui compte c'est la foi dans notre cinéma, sa cohérence, son énergie intérieure. On ne peut jamais filmer le passé, on ne peut filmer que ce qui est devant la caméra, des hommes et des choses d'aujourd'hui. Tout le film tient à son rapport au présent. D'où aussi l'évidence, de la présence de la guitare électrique de Rodolphe Burger, que je retrouve après *Bled Number One*.

Le film a été difficile à produire ?

Comme tous mes films. Ils naissent d'un long processus de recherche, puis le texte arrive, déferle, le scénario s'écrit en quelques semaines. Pour le tournage, notre méthode demande à la fois de beaucoup prévoir et de s'adapter sans cesse. Cela exige qu'on travaille sans filet. Ensuite, le film est là, mais on doit aller le capturer au montage. Il change encore, il se cache, il fuit, il mute... Il faut beaucoup de ruse et de rigueur pour l'appivoiser, et qu'il vienne se poser à nos côtés.

Le film est dédié à votre père. Pourquoi ?

Histoire de Judas est dédié à mon père parce qu'il fut pour moi exemplaire. Il est mort juste après le tournage du film. Exemplaire, il le fut à plus d'un titre : par sa patience, sa persévérance, sa gentillesse et son travail. Il a réussi à franchir toutes sortes d'obstacles : de simple chauffeur, il est devenu propriétaire de toute une flotte de transport. Pour lui, la vie ne se subissait pas, elle devait être vécue pleinement en ouvrant les portes sur le monde et sur les autres. Et ce qui lui importait le plus pour l'éducation de ses enfants, ce n'était pas la richesse matérielle, mais leur accès au chemin de la connaissance.

Propos recueillis par Jean-Michel Frodon

RABAH AMEUR-ZAIMECHE

Né en 1966 en Algérie, Rabah AMEUR-ZAIMECHE arrive en France en 1968. Il grandit dans la cité des Bosquets à Montfermeil, en Seine-St-Denis. Après des études en sciences humaines, il fonde en 1999 la société Sarrazink Productions. Depuis, il a produit et réalisé cinq films.

FILMOGRAPHIE

2015 **Histoire de Judas**

Prix du Jury Œcuménique, Forum du Festival de Berlin

2012 **Les Chants de Mandrin**

Compétition internationale, Festival de Locarno 2011

Prix Jean Vigo 2011

2008 **Dernier maquis**

Quinzaine des réalisateurs, Festival de Cannes

Prix spécial du jury, Festival de Dubaï

2006 **Bled Number One**

Un certain regard, Prix de la jeunesse du Festival de Cannes

2002 **Wesh wesh, qu'est-ce qui se passe ?**

Prix Louis Delluc du premier film, Prix Léo Sheer de Belfort, Grand prix Wolfgang Stautde du Forum du nouveau cinéma de Berlin



LISTE ARTISTIQUE

Jésus	Nabil DJEDOUANI
Carabas	Mohamed AROUSSI
Judas	Rabah AMEUR-ZAIMECHE
Bethsabée	Marie LOUSTALOT
Suzanne	Patricia MALVOISIN
Le scribe	Eliott KHAYAT
Ponce Pilate	Régis LAROCHE
Ménénius	Xavier MUSSEL
Le centurion	Roland GERVET
Caïphe	Nouari NEZZAR



LISTE TECHNIQUE

Scénario, production, réalisation	Rabah AMEUR-ZAIMECHE
Direction de production	Sarah SOBOL
Coproduction	ARTE FRANCE CINEMA – Olivier PERE, Rémi BURAH
Avec la participation du	Centre national du cinéma et de l'image animée
Production exécutive Algérie	DJINN, Khalid DJILALI
Musique	Elise CARON Nabila MOKEDDEM Rodolphe BURGER
Image	Irina LUBTCHANSKY
Prise de son	Bruno AUZET
Costumes	Alice CAMBOURNAC
Décoration	Tony DELATTRE
Montage	Grégoire PONTECAILLE
Montage son, mixage	Nikolas JAVELLE
Distribution	POTEMKINE FILMS





arte

